

«On chasse la conscience par la porte, elle revient par la fenêtre», écrit Vygotski dans l'un des trois textes rassemblés ici.

Le problème de la conscience, longtemps disqualifié en psychologie, revient

aujourd'hui sur le devant de la scène. Ce livre est

tout entier une tentative d'éviter la simplification de ce problème.

Pour Vygotski, la conscience n'existe

pas comme un état mental séparé mais comme un rapport réel,

«c'est un travail, un travail de liaison,

toujours exposé à la déliaison», nous dit Yves Clot

dans un important texte de présentation de cet ouvrage et de discussion du rapport de Vygotski

à Freud.

Cette nouvelle édition, presque quinze ans après, est augmentée d'une postface inédite consacrée à la signification sociale et individuelle des affects. Au cœur de la recherche internationale et nationale sur Vygotski, Yves Clot propose ici une lecture nouvelle de l'œuvre du psychologue, mort en 1934.

Les textes de Lev S. Vygotski sont traduits par Françoise Sève pour les deux premiers et Gabriel Fernandez pour le troisième.

Vygotski

Lev S. Vygotski

Conscience inconscient émotions

Textes choisis et commentés par Yves Clot

Édition augmentée d'une postface

UNI-GE PSE



1072137531

17.VI 15 €

9 782843 032868

LA DISPUTE

LA DISPUTE

Les émotions et leur développement chez l'enfant

Lev S. Vygotski

Comparé aux autres chapitres de la psychologie, l'état actuel de la doctrine des émotions et de son développement théorique présente une grande particularité: un pur naturalisme domine sans partage, jusqu'à ces derniers temps ce chapitre de la psychologie, épargnant les autres domaines de la psychologie. Les chapitres dont nous avons parlé auparavant n'en sont venus à des théories naturalistes abouties qu'avec l'apparition du behaviorisme et des autres courants qui traitent du comportement. On peut dire en ce sens que la vieille doctrine des émotions contient, quant à la méthodologie, tout le futur behaviorisme, puisque le courant behavioriste en psychologie représente, dans une certaine mesure, un contraste marqué, une brusque réaction contre la vieille psychologie introspective spiritualiste. Par conséquent, il est naturel que le chapitre des émotions, conçu surtout du point de vue purement naturaliste, soit apparu comme un merle blanc parmi les autres chapitres composant alors la psychologie.

Les causes en sont nombreuses. Qu'il nous suffise de mentionner le motif le plus récent, associé au nom de Charles Darwin. Dans son travail sur «l'origine des mouvements expressifs chez l'homme», où culmine la vaste et ancienne tradition biologique, Darwin établit un lien général entre les émotions humaines et les réactions instinctives et affectives correspondantes qu'on peut observer dans le règne animal. Dans cette étude, il donnait évidemment une grande importance à son idée fondamentale de l'évolution. Il lui importait, ainsi qu'il le dit dans une de ses lettres récemment publiée en russe, de montrer que les sentiments humains, considérés comme le «saint des saints» intérieur de l'âme humaine, ont une origine animale, tout comme l'homme dans son ensemble. Effectivement, la communauté d'expression des émotions chez l'homme et, en tout cas, chez les animaux supérieurs les plus proches de l'homme est si évidente qu'elle ne prête guère à discussion.

La psychologie anglaise, un moment influencée par la scolastique aux fortes traditions religieuses médiévales, a, comme on sait, repris l'idée de Darwin de manière astucieuse, aux dires d'un historien contemporain. Pour étrange que cela puisse paraître, cette psychologie, imprégnée de traditions religieuses, a fait un accueil extrêmement favorable aux thèses darwiniennes développées par ses disciples, en partant de ce que Darwin lui-même avait montré: les passions humaines d'ici-bas, les penchants égoïstes de l'homme, les émotions liées aux préoccupations de son propre corps sont, en réalité, d'origine animale.

D'un coup, deux courants ont ainsi trouvé une impulsion et ont orienté le travail de la pensée psychologique: d'une part, prolongeant dans un sens positif les idées darwiniennes, une série de psychologues (en partie Herbert Spencer et ses élèves, en partie les positivistes français, Théodule Ribot et son école, en partie la psychologie allemande d'orientation biologique) se mirent à développer l'idée de l'origine biologique des

émotions humaines à partir des réactions affectives et instinctives des animaux. C'est de là que vient la théorie des émotions (dite «théorie des rudiments» dans la littérature psychologique) figurant dans la quasi-totalité des manuels, y compris soviétiques.

Pour cette théorie, les mouvements expressifs qui accompagnent chez nous la crainte représentent, selon l'expression bien connue, les vestiges rudimentaires des réactions animales de fuite et de défense, tandis que ceux qui accompagnent chez nous la colère représentent les vestiges rudimentaires de mouvements autrefois associés, chez nos ancêtres animaux, à la réaction d'attaque. Selon une célèbre formule, on s'est mis à regarder la crainte comme une fuite inhibée, et la colère comme un combat inhibé. Autrement dit, les mouvements expressifs étaient tous considérés rétrospectivement. À cet égard, il convient de rappeler les propos de Ribot selon lesquels les émotions constituent le seul domaine du psychisme humain, ou, selon ses propres paroles, «un État dans l'État», qui ne peut être compris que rétrospectivement. Son idée était que les émotions sont telles «une tribu à l'agonie», ou encore «les tsiganes de notre psychisme». De ce point de vue, ces théories psychologiques n'ont pu, de fait, aboutir qu'à une seule conclusion: les réactions affectives chez l'homme sont les vestiges de son existence animale, infinitéΝ affaiblis dans leur manifestation extérieure et leur déroulement intérieur.

On a donc eu l'impression que la courbe de développement des émotions est descendante. Et si l'on compare, comme y a invité l'un des derniers disciples de Spencer, l'animal et l'homme, puis l'enfant et l'adulte, et finalement l'homme primitif et l'homme civilisé, on verra qu'avec le progrès du développement les émotions ont reculé à l'arrière-plan. D'où, comme on sait, la célèbre prophétie: l'homme futur est un homme dépourvu d'émotions, qui devra de fait aller jusqu'au bout logique et perdre les derniers maillons, vestiges d'une réaction qui avait un sens aux temps anciens de son existence.

Il va de soi qu'à partir de ce point de vue, on ne pouvait élaborer sur un plan adéquat qu'un seul chapitre de la psychologie des émotions: celui de la réaction émotionnelle des animaux et du développement des émotions dans le règne animal. C'est ce qu'a fait la psychologie moderne de la manière la plus approfondie et détaillée. Quant à la psychologie de l'homme, en revanche, ce point de vue excluait toute possibilité d'étudier convenablement les particularités spécifiques des émotions humaines. Cette façon de poser la question, loin d'éclairer la manière dont s'enrichissent les émotions chez l'enfant, ne montrait que le refoulement, l'affaiblissement, la disparition des décharges émotionnelles propres des premiers mois de la vie de l'enfant. Quant aux variations de la force des émotions depuis l'homme primitif jusqu'à nos jours, leur chemin, que l'on a considéré comme le prolongement direct de l'évolution, consistait en ceci: tandis que le développement du psychisme avançait, les émotions reculaient. C'était, selon Ribot, l'histoire glorieuse de la mort de toute une partie de la vie psychique.

Si, du point de vue biologique, la vie émotionnelle donnait l'impression d'une mort progressive de toute une sphère de la vie psychique, l'expérience psychologique immédiate puis les recherches expérimentales ont montré concrètement l'absurdité d'une telle idée.

Nikolai Lange et William James, chacun de leur côté - James consciemment en tant que psychologue, Lange moins consciemment en tant que physiologiste -, avaient déjà tenté de trouver l'origine de la vitalité des émotions, comme dit James, dans l'organisme humain, se déprenant ainsi du point de vue rétrospectif dans la manière d'aborder les émotions humaines. Ils la localisaient dans les réactions organiques qui accompagnent nos processus émotionnels. C'est une théorie si largement connue et à tel point entrée dans les manuels qu'il n'est nul besoin de s'attarder à l'exposer. Je me borne à rappeler que le point crucial d'inflexion de cette

théorie a été la modification dans l'ordre de succession traditionnel des éléments composant les réactions émotionnelles.

On sait que, pour les psychologues antérieurs à James et Lange, le déroulement du processus émotionnel se présente ainsi: le premier maillon est l'événement extérieur ou intérieur dont la perception provoque une émotion (disons la vue d'un danger), puis l'expérience vécue de l'émotion elle-même (sentiment de frayeur), suivie enfin de l'expression corporelle, organique correspondante (palpitations cardiaques, pâleur, tremblements, sécheresse de gorge, tous symptômes qui accompagnent la peur). Au lieu du déroulement: perception, sentiment, expression, qui indiquaient auparavant les psychologues, pour James et Lange ce processus suivait un ordre différent: immédiatement après la perception d'un événement surviennent des modifications organiques réflexes (pour Lange, de préférence vasomotrices, pour James, viscérales, c'est-à-dire produites dans les organes internes). Nous percevons ces changements provoqués par voie réflexe lors d'une frayeur ou d'autres émotions, et la perception des propres réactions organiques forme la base des émotions.

Selon cette théorie, la formule classique de James, qui a subi de nombreux remaniements car chaque théorie s'efforce de montrer quelle s'oppose à elle, dit qu'habituuellement on estimait que nous pleurons parce que nous sommes affligés, que nous tremblons parce que nous sommes effrayés, que nous frappons parce que nous sommes en colère. En réalité, nous devrions dire que nous sommes affligés parce que nous pleurons, que nous sommes effrayés parce que nous tremblons, que nous sommes en colère parce que nous frappons.

D'après le point de vue de James, il suffit de refouler la manifestation extérieure d'une émotion pour qu'elle disparaîsse, et inversement: il suffit de provoquer en soi l'expression d'une certaine émotion pour qu'elle apparaisse derrière la manifestation.

Deux aspects séduisaient dans cette théorie assez travaillée et, même complètement élaborée sur le plan théorique: d'une part, elle fournissait réellement aux réactions émotionnelles un fondement biologique manifeste, étayé sur les sciences naturelles; d'autre part, elle n'avait plus les défauts des théories totalement incapables d'expliquer pourquoi des émotions dont personne n'a besoin, des vestiges de l'existence animale, continuent de vivre, et s'avèrent du point de vue de l'expérience rétrospective des vécus si importants et significatifs, les plus proches du noyau de la personnalité. On sait par soi-même que les émotions les plus fortes sont les expériences vécues personnelles, intérieures.

Comme on sait, ces théories de James et Lange ont tôt convergé en une théorie commune, à laquelle au début on a reproché d'être « trop matérialiste », de vouloir réduire les sentiments humains à leur reflet dans la conscience des processus organiques se déroulant à l'intérieur du corps. Cependant, James lui-même était très loin du matérialisme, et répondit aux premiers reproches par la thèse figurant dans son manuel de psychologie: « Ma théorie ne peut en aucune façon être qualifiée de matérialiste. » Et de fait sa théorie n'était pas au fond matérialiste, bien que dans certains cas elle ait donné prise à cette qualification, parce qu'elle utilisait une méthode spontanément matérialiste. Elle n'était pas matérialiste et conduisit à des conclusions opposées aux points de vue matérialistes. Par exemple, nulle part comme dans la théorie des émotions on n'a séparé aussi nettement les fonctions supérieures et les fonctions élémentaires. Cela a fourni la base pour le développement ultérieur de la théorie de James.

James lui-même répondit à ceux qui lui reprochaient son matérialisme, en suivant la voie esquissée par Darwin en réponse aux reproches émanant des psychologues scolastiques anglais: en rendant à Dieu ce qui est à Dieu, et à César ce qui est à César. James le fit en affirmant que seules ont une origine organique les émotions

inférieures, héritage que les hommes tiennent de leurs ancêtres animaux. Cela est applicable au groupe d'émotions telles que la frayeur, la colère, le désespoir, la fureur, mais certainement pas à des émotions aussi « subtiles », c'est son expression, que le sentiment religieux, le sentiment amoureux qu'éprouve un homme envers une femme, ou encore l'expérience vécue esthétique, etc. Par conséquent, James opéra une distinction entre émotions inférieures et émotions supérieures, en particulier la sphère intellectuelle, jusqu'alors peu considérée, et revenue ces derniers temps au centre des recherches expérimentales. Cela le conduisit à distinguer de leur base organique toutes les émotions, tout le vécu émotionnel directement entrelacé dans nos processus de pensée, constituant une part inaliénable du processus intégral des raisonnements, et à les considérer comme un processus *sui generis*, autrement dit comme un processus d'un genre et d'une nature totalement différents.

James, en bon pragmatiste, s'est très peu intéressé à la question de la nature du phénomène à étudier. C'est pourquoi il affirmait que, du point de vue des intérêts pratiques de la société, il suffisait de connaître la différence que découvre la recherche empirique entre les émotions supérieures et inférieures. Du point de vue pragmatique, l'important était de sauver les émotions supérieures de l'interprétation matérialiste ou quasi matérialiste.

Cette théorie mena donc, d'une part, au dualisme qui caractérise la psychologie intuitive et descriptive. Nul autre que Bergson, idéaliste extrême dont les conceptions psychologiques et philosophiques coïncidaient avec celles de James sur nombre de points, ne pouvait adopter sa théorie des émotions et lui ajouter ses propres considérations de caractère théorique et factuel. D'autre part, on ne peut affirmer que ce dualisme des émotions supérieures et inférieures fasse une théorie matérialiste, comme le dit à juste titre James lui-même, car elle ne contient pas une once de matérialisme de plus que cette

affirmation : nous entendons parce que les terminaisons de notre nerf auditif sont excitées par les vibrations de l'air qui viennent frapper notre tympan. Autrement dit, les spiritualistes et les idéalistes les plus notoires n'ont jamais nié ce simple fait que nos sensations, nos perceptions sont liées à des processus matériels excitant nos organes sensoriels.

Par conséquent, l'affirmation de James que les émotions sont des perceptions internes de changements organiques n'est pas plus proche du matérialisme que la thèse d'un partisan du parallélisme affirmant que l'onde lumineuse, en provoquant l'excitation correspondante du nerf optique, met en mouvement un processus nerveux parallèlement auquel se déroule le vécu psychique de telle ou telle couleur, forme, taille, etc.

Enfin troisièmement, le plus important : ces théories ont posé la première pierre pour la création de toute une série de conceptions métaphysiques dans la doctrine des émotions. En ce sens, la théorie de James et Lange opère un recul comparé aux travaux de Darwin et du courant directement issu de lui. Pour sauver les émotions et montrer quelles ne sont pas une « tribu à l'agonie », James n'a rien trouvé de mieux que de les associer aux organes les plus invariables, situés le plus bas dans l'évolution historique de l'humanité : aux organes internes qui sont, d'après lui, le véritable support des émotions. Les réactions intestinales et cardiaques les plus délicates, les sensations provenant des cavités et des organes internes, le jeu des réactions vasomotrices et d'autres changements tout aussi subtils, les voilà devenus les éléments végétatifs, viscéraux ou humoraux dont la perception est à l'origine de la formation des émotions. Ainsi, cette théorie détachait les émotions de la conscience et mettait un point final à ce qui avait été fait auparavant.

J'ai signalé que d'après Ribot et d'autres auteurs, les émotions sont un état dans l'état dans le psychisme humain. Cela signifie que les émotions étaient considé-

rées isolément, détachées du tout unique, séparées du reste de la vie psychique de l'homme. La théorie de James et Lange a fourni une justification anatomo-physiologique à cette idée de l'État dans l'État. James l'a lui-même souligné très clairement en affirmant que si l'organe de la pensée humaine est le cerveau, celui des émotions est constitué des organes végétatifs internes. Le substrat réel des émotions est ainsi déplacé du centre vers la périphérie. Nul besoin d'insister sur le fait que la théorie de James et Lange fermait toutes les portes, plus hermétiquement que toutes les précédentes, à la question du développement de la vie émotionnelle. D'après James, il y avait encore dans les premières théories quelques réminiscences de développement, elles examinaient dans une analyse rétrospective les émotions humaines comme étant apparues il y a longtemps dans le processus de développement. Ici étaient totalement exclues la possibilité de faire la genèse des émotions humaines et l'apparition de quelque nouvelle émotion que ce soit dans le processus historique de la vie humaine.

Ainsi, refermant le cercle, James et ses successeurs en reviennent à une conception fondamentalement idéaliste des émotions. Il affirme notamment qu'à une période historique du développement de l'humanité, les sentiments supérieurs, inconnus des animaux, sont allés se perfectionnant et se développant. Cependant, tout ce que l'homme tient de l'animal n'a pas changé, puisque ce n'est, selon James, qu'une simple fonction de son activité organique. Cela signifie que la théorie proposée au début pour démontrer (comme je l'ai déjà dit à propos de Darwin) l'origine animale des émotions finit par démontrer l'absence de lien entre le développement de ce que l'homme a hérité de l'animal et celui de ce qui est apparu dans une période historique de l'évolution. De cette façon, les auteurs ont bien rendu à Dieu ce qui était à Dieu et à César ce qui était à César, autrement dit, ils ont essayé d'établir, d'une part, la signification purement spiritualiste d'une série d'émotions supérieures et,

Conscience, inconscient, émotions

de l'autre, l'existence d'une série d'émotions inférieures, purement organiques, d'ordre physiologique.

Les attaques expérimentales contre cette théorie ont suivi deux voies : celle des laboratoires de physiologie et celle des laboratoires de psychologie. Les laboratoires de physiologie ont trahi la théorie de James et Lange. Au début, elle a provoqué l'enthousiasme des physiologistes, lesquels, d'année en année, ont accumulé de nouvelles données confirmant la théorie de James. Bien entendu, elle renferme une part incontestable de vérité ; bien entendu, les modifications organiques spécifiques des réactions émotionnelles sont extraordinairement riches et variées. En comparant ce qu'en dit James à ce que nous en savons aujourd'hui, on voit bien la voie immense et féconde que James et Lange ont ouverte aux recherches empiriques. C'est là leur énorme mérite historique.

Le célèbre livre de Walter Cannon, traduit en russe, a joué le rôle de traître pour les laboratoires de physiologie.¹ Le livre est ambigu de part en part, et si cela ne s'est pas vu d'emblée, c'est en premier lieu parce que le livre était le reflet de l'étape initiale du développement de la recherche physiologique, et, en second lieu, parce qu'il a été édité chez nous avec une préface de Boris M. Zavadovski, qui recommandait le livre de Cannon en tant que démonstration expérimentale concrète de la justesse de la théorie de James et Lange. Cependant, il suffit d'analyser attentivement le contenu des expériences de Cannon pour voir quelles conduisent, au fond, à rejeter cette théorie.

Deux idées principales forment la base des problèmes théoriques qui ont le plus intéressé Lange et James pour l'élaboration de leur théorie : 1. du point de vue biologique, l'émotion est le reflet d'états physiologiques dans la conscience ; 2. ces états sont spécifiques d'émotions variées.

1. Walter B. Cannon, *Physiologie des émotions. Modifications corporelles lors de la douleur, de la peur et de la fureur*, publié sous la direction de Boris M. Zavadovski, Leningrad, 1927.

Les émotions et leur développement chez l'enfant

Vous avez probablement lu une série de livres sur les derniers travaux de Cannon et de son école. Cannon montra expérimentalement, à l'aide de méthodes très compliquées d'exérèse, d'intoxications artificielles, d'analyses biochimiques complexes, appliquées à des chats, des chiens et autres mammifères, qu'en effet, dans l'état de fureur, de colère, d'épouvante apparaissent chez les chats et les chiens de profondes modifications humorales en rapport avec les réactions des glandes à sécrétion interne, en particulier des surrénales, que ces changements s'accompagnent de profondes modifications de tout le système viscéral, c'est-à-dire que tous les organes internes réagissent à cet état, et que par conséquent chaque émotion est liée à de sérieux changements de l'état de l'organisme. Toutefois, dans son premier travail, que Zavadovski prenait pour une confirmation de la théorie de James et Lange, Cannon s'est heurté à un fait d'une extrême importance.

Pour étrange que cela puisse paraître, écrit-il, des émotions aussi peu semblables que la fureur, l'effroi, la peur, la colère ont une expression organique identique. C'est pourquoi dès ce travail il corrige la formule de James. Alors que celui-ci affirmait : nous sommes affligés parce que nous pleurons, selon Cannon il faut modifier et dire : nous sommes affligés, attendris, émus ou en général nous éprouvons les émotions les plus variées parce que nous pleurons. Autrement dit, Cannon a réfuté sur la base de ses données expérimentales qu'il existe une liaison univoque entre l'émotion et son expression corporelle : il a montré que la modification corporelle n'est pas spécifique de la nature psychique des émotions ; le cardiogramme, les changements humoraux et viscéraux, l'analyse chimique, l'analyse sanguine des animaux ne permettent pas d'établir s'ils éprouvent de l'effroi ou de la fureur ; les modifications corporelles lors d'émotions aussi diamétralement opposées sur le plan psychologique sont identiques. Cependant, tout en réfutant la spécificité des expressions corporelles pour

Conscience, inconscient, émotions

chaque sorte d'émotions, tout en contestant le rapport direct entre une sorte d'émotion et la structure de son expression organique, Cannon n'a pas mis en doute la thèse fondamentale de James: les émotions sont le reflet dans notre conscience de modifications organiques. Bien au contraire, Cannon, en découvrant toute une série de faits expérimentaux montrant la grande variété des modifications organiques, a paru confirmer la théorie de James et Lange. Mais dans ses recherches ultérieures, aujourd'hui publiées, il a été contraint de conclure que la non-spécificité de l'expression corporelle des émotions découverte expérimentalement réfutait de fait la théorie de James et Lange, dont l'inconsistance était ainsi établie. Au cours de ces expériences, Cannon a obtenu une série de faits importants.

En faisant varier toujours plus, lors d'expérimentations psychologiques, la situation qui déclenche chez l'animal les émotions les plus variées et intenses, il a trouvé que les réactions corporelles étaient identitiques. La nouveauté était seulement que l'intensité de ces expressions corporelles dépendait bien moins de la qualité de l'émotion que de la force de sa manifestation. Cannon continua par une série d'expériences compliquées consistant à éliminer la plus grande partie du système nerveux sympathique de l'animal en extirpant la chaîne des ganglions sympathiques, éliminant ainsi toute réaction organique. Il compara deux animaux: une chatte chez laquelle, à la suite de l'ablation du système nerveux sympathique, aucune peur ni fureur ne provoquaient plus de sécrétion adrénergique ni d'autre réaction humorale, et une chatte contrôle qui conservait toutes ces réactions.

Il arriva néanmoins à la conclusion principale que les deux chattes se comportaient de façon complètement identique dans une situation analogue. Autrement dit, l'expression de l'émotion observée chez la chatte opérée avait la même intensité que chez la chatte contrôle. Elles avaient les mêmes réactions quand un chien s'approchait

Les émotions et leur développement chez l'enfant

d'elles et de leurs chatons, de même quand, affamées, on leur enlevait la nourriture ou bien encore, toujours affamées, quand on leur présentait la nourriture à travers un orifice trop étroit. En d'autres termes, toutes ces réactions ont été vérifiées sur les deux types d'animaux, de sorte que l'une des principales thèses de James a été réfutée expérimentalement. L'expérimentation invalida la célèbre thèse de James concernant la soustraction mentale des symptômes de l'émotion. Selon James, si l'on soustrait mentallement d'une émotion de frayeur le tremblement, la flexion des genoux, la défaillance du cœur, etc., on verra qu'il n'en reste plus rien. Cannon essaya de réaliser cette soustraction et a montré que l'émotion subsistait quand même. Par conséquent, l'élément central des recherches de Cannon consista à démontrer l'existence d'un état émotionnel chez l'animal en l'absence même de réactions végétatives correspondantes.

Dans une autre série d'expériences, on injecta, d'abord produisant des modifications organiques artificielles analogues à celles que l'on observe au cours d'une forte émotion. Il s'est avéré que l'on pouvait provoquer ces modifications organiques chez les animaux sans qu'apparaissent d'émotions. On observe chez les animaux la même modification du taux de sucre dans le sang, de la circulation sanguine, etc., que lors de l'émotion, sans que celle-ci apparaisse.

De sorte que la seconde affirmation de James a subi le même destin: si l'on suscite la manifestation extérieure qui accompagne l'émotion, celle-ci doit apparaître. Cette thèse s'est également révélée erronée.

Les expériences de Cannon sur les êtres humains n'ont pas donné des résultats univoques. Alors que, chez l'énorme majorité des sujets d'expérience, l'injection ne provoquait pas d'émotion, sur les autres, l'injection en provoqua bien. Toutefois, cela ne se produisit que rarement, et uniquement quand le sujet était «sur le point de réagir», prêt jusqu'à une certaine mesure pour

l'explosion ou la décharge émotionnelle. Les explications ultérieures montrèrent que le sujet de l'expérience avait un motif d'affliction ou de joie, et que dans ces circonstances l'injection servit d'excitant pour recréer ces émotions. Le second élément consistait en ceci: le compte rendu introspectif des sujets révéla qu'aucun d'entre eux n'éprouva réellement un sentiment de peur, de colère ou de timidité, mais tous dirent qu'ils s'étaient sentis comme effrayés, furieux, comme s'ils étaient irrités contre quelqu'un. Les tentatives pour recréer le vécu intérieur du sujet, c'est-à-dire la perception consciente provoquée expérimentalement de modifications organiques internes, n'ont abouti qu'à la production d'un état rappelant l'émotion, mais l'émotion elle-même, au sens véritablement psychologique, était absente.

Par conséquent, les expériences réalisées sur des personnes utilisant l'analyse introspective ont apporté certaines corrections aux données de Cannon. Elles ont montré que l'expression organique des émotions n'est pas aussi indifférente pour les états émotionnels que le pensait Cannon, à en croire les expériences sur les animaux opérés.

Cannon tire deux thèses fondamentales des conclusions générales auxquelles il aboutit grâce à ses expériences sur ce terrain. La première conduit Cannon, ainsi que tous les physiologistes et psychophysiologistes travaillant dans ce domaine, à réfuter la théorie de James et Lange, laquelle ne résiste pas à la critique expérimentale, pas plus qu'à l'épreuve des faits. C'est pour quoi justement l'un des principaux travaux de Cannon se nomme «*Alternative à la théorie de James et Lange*». L'autre conclusion est liée au fait que Cannon, en biologiste, devait naturellement expliquer, fût-ce par hypothèses, le paradoxe issu de ses expériences. Si les profondes modifications organiques survenant chez l'animal lors de fortes réactions émotionnelles sont totalement dénuées d'importance pour les émotions elles-mêmes, et si l'émotion subsiste malgré la soustraction

de toutes ces modifications organiques, comment donc comprendre sur le plan biologique à quoi servent ces profondes modifications? Si dans son premier travail Cannon a montré l'importance fonctionnelle biologique des modifications survenant lors des émotions, il se propose dorénavant d'expliquer du point de vue biologique que la chatte privée de son système nerveux sympathique et de toutes les réactions humorales et viscérales qui accompagnent l'effet d'effroi réagit à la menace pesant sur ses chatons de la même manière que la chatte qui a conservé ces réactions. Car, du point de vue biologique, ces réactions ne sont ni compréhensibles ni naturelles si elles ne jouent pas de rôle substantiel dans les modifications fonctionnelles biologiques survenant lors des émotions.

Cannon explique ainsi cette contradiction: toute forte réaction émotionnelle chez l'animal n'est en elle-même que le début et non la fin de l'action, et survient dans une situation critique, d'une importance vitale pour lui. D'où l'on conçoit que, selon l'expression de Cannon, la conclusion logique des fortes réactions émotionnelles de l'animal sera une activité accrue. Ainsi, la conclusion logique de la peur est chez l'animal la fuite, celle de la fureur ou de la colère est la lutte ou l'attaque. Par conséquent, toutes les réactions organiques sont essentielles non pas pour l'émotion en tant que telle, mais pour ce qui arrive après l'émotion. Tous les changements — augmentation du taux sanguin du sucre, mobilisation des forces de l'organisme pour la lutte, la fuite — sont importants car, biologiquement, une forte réaction est suivie chez l'animal d'une activité musculaire accrue, peu importe qu'il s'agisse de fuir, de lutter ou d'attaquer; dans tous les cas, cette préparation de l'organisme doit avoir lieu.

Dans les conditions du laboratoire, dit Cannon, le comportement de la chatte privée des symptômes physiologiques des émotions est identique à celui de la chatte qui les présente. Mais cela n'arrive que dans les circonstances expérimentales du laboratoire, où il s'agit

de se limiter à des modifications isolées; dans une situation naturelle, la chatte privée de ces symptômes périrait plus vite que celle qui n'en est pas privée. Si la chatte devait avoir peur et qu'en plus elle dût fuir, normalement la mort surviendrait plus vite chez l'animal dont les processus viscéraux se montreraient incapables d'organiser et de mobiliser l'organisme pour la fuite.

L'argument expérimental le plus important en faveur de cette hypothèse est le suivant: Cannon, chez des animaux, et ses élèves, chez des hommes, provoquaient une activité musculaire accrue. Par exemple, ils ont fait courir une chatte dans un boyau (comme le fait chez nous Vladimir L. Durov) où circulait un courant électrique, de sorte qu'à chaque instant le courant forçait l'animal à le fuir, à courir à une vitesse maximale. Il est apparu que le travail musculaire simple, le mouvement intensifié, ont produit dans ces cas les mêmes modifications organiques qu'une forte émotion. En d'autres termes, tous les symptômes végétatifs se sont trouvés être des phénomènes concomitants et des représentants de l'activité musculaire accrue plutôt que des émotions en soi.

On peut objecter à cela que la chatte pouvait être effrayée par la situation ainsi créée. En réponse, Cannon réalisa une autre série d'expériences ne comportant aucun élément susceptible d'effrayer l'animal, et cependant l'activité musculaire accrue provoqua les modifications que l'on considère d'ordinaire comme des phénomènes concomitants de la réaction émotionnelle, et qu'auparavant Cannon lui-même prenait pour l'élément essentiel des émotions. Il est apparu que les dits symptômes sont moins des phénomènes concomitants des émotions que des compléments aux éléments émotionnels, compléments liés à l'instinct.

De ce point de vue, dit Cannon, la théorie de Darwin trouve là une justification inespérée. Dans cette théorie, il est incontestable que nos mouvements expressifs sont réellement rudimentaires par rapport à l'expression de

ces émotions chez les animaux. Cependant, le point faible de cette théorie, c'est que l'auteur s'est montré incapable d'expliquer le développement progressif des émotions, et qu'à l'inverse, chez lui, elles sont en extinction.

Cannon montra que ce qui disparaît ce n'est pas l'émotion elle-même, mais ses composantes instinctives. Autrement dit, le rôle des émotions dans le psychisme humain est différent; elles s'émancipent du monde des instincts en se déplaçant sur un plan totalement nouveau.

Quand on embrasse la doctrine des émotions dans la plénitude de son développement historique, on voit qu'en partant de points différents, il a suivi une seule et même direction. Les recherches psychologiques sur la vie émotionnelle ont conduit au même résultat que les recherches expérimentales dans le champ psychophysiolologique. La conclusion de principe essentielle du courant dont j'ai parlé est le déplacement original du centre de la vie émotionnelle. Pour Cannon, l'accès fondamental de ces travaux est d'avoir déplacé le cœur de la vie émotionnelle de la périphérie au centre. Il a montré que le substrat réel, le support réel des processus émotionnels ne sont pas du tout les organes internes de la vie végétative, ne sont pas les organes les plus anciens au sens biologique. Il a montré que le substrat matériel des émotions n'est pas un mécanisme extracérébral, ni un mécanisme extérieur au cerveau humain, idée qui a pourtant servi de base à la création de la doctrine des émotions en tant qu'Etat à part au sein du psychisme, mais que c'est un mécanisme cérébral. Il a rattaché le mécanisme des émotions au cerveau, et ce déplacement du centre de la vie émotionnelle des organes périphériques au cerveau insère les réactions émotionnelles dans le contexte anatomo-physiologique général de tous les concepts anatomo-physiologiques qui les relient directement au reste du psychisme humain.

Du coup, les découvertes des autres chercheurs sur le plan psychologique deviennent importantes et

compréhensibles : le lien très étroit et la relation de dépendance entre le développement des émotions et celui des autres aspects du psychisme humain.

Pour tenter de formuler brièvement les résultats essentiels de ces travaux de recherche, nous dirons qui ils ont réalisé dans le domaine de la psychologie à peu près ce que Cannon et ses élèves ont fait dans celui de la psychophysiolgie des émotions, c'est-à-dire qu'ils ont déplacé la théorie des émotions de la périphérie au centre. Si les premiers ont fini par considérer que le mécanisme des émotions était non pas d'origine extra-cérébrale mais d'origine cérébrale, s'ils ont montré la dépendance des réactions émotionnelles à l'égard de l'organe qui gouverne toutes les autres réactions liées au psychisme de l'homme, ici ces travaux en finirent avec la doctrine de la vie émotionnelle de l'homme comme «État dans l'État».

Les chercheurs ont commencé à découvrir, à la suite de leurs expérimentations, de nombreuses liaisons et dépendances relatives lorsque, étudiant la vie émotionnelle, ils ont compris l'impossibilité de la situation créée par la théorie de James et Lange, qui séparait les émotions en deux classes sans commune mesure : les émotions supérieures et les émotions inférieures. Chronologiquement, Freud fut le seul parmi les premiers chercheurs à approcher de très près sur le plan théorique, non par la méthode expérimentale mais par la méthode clinique, ce qui finit par être la voie principale des recherches ultérieures dans ce domaine.

Freud, comme on sait, en analysant la psychopathologie de la vie émotionnelle, a nié que le plus important pour l'étude de l'émotion soit celle des composantes organiques qui l'accompagnent. Il affirmait que rien n'était moins pertinent pour définir la nature psychologique de l'effroi que la connaissance des modifications organiques qui l'accompagnent. Freud reprochait à l'ancienne psychologie organique unilatérale de James et Lange d'avoir étudié la peur en délaissant le noyau le plus psycholo-

Les émotions et leur développement chez l'enfant

gique, autrement dit, en étudiant le fonctionnement des organes où se manifestent les émotions, de n'avoir rien fait pour étudier l'émotion en tant que telle. Freud montre l'extraordinaire dynamique de la vie émotionnelle.

S'il tire de ses recherches une conclusion purement formelle, elle restera à mon avis exacte malgré l'inexactitude de l'affirmation fondamentale de Freud sur le fond. En particulier, il explique la peur par le fait que, dans une série de changements névrotiques, la pulsion sexuelle réprimée se transforme en peur : la peur devient un état névrotique, équivalent de toute une série de désirs de l'enfant mal déplacés, mal refoulés. Freud a démontré combien l'émotion est ambiguë aux premiers stades du développement. Bien que l'explication que Freud donne du développement de cette émotion soit erronée, le fait lui-même est ancré solidement dans la théorie : l'émotion n'existe pas au tout début, au commencement a lieu une différenciation du noyau qui contient des sentiments opposés.

Cette thèse était tout aussi importante sous un autre rapport : elle esquisait d'autres possibilités des plus simples de comprendre le mouvement de la vie émotionnelle. Mais le principal mérite de Freud dans ce domaine est d'avoir montré que les émotions n'ont pas toujours été ce qu'elles sont aujourd'hui, qu'autrefois, aux premiers stades du développement de l'enfant, elles étaient différentes de celles de l'adulte. Il a démontré qu'elles ne sont pas un «État dans l'État» et qu'elles ne peuvent être comprises que dans le contexte de toute la dynamique de la vie humaine. C'est seulement ainsi que les processus émotionnels trouvent leur signification et leur sens. Autre chose est que Freud soit resté un naturaliste, tout comme James, qui traitait le psychisme de l'homme comme un processus naturel purement inné, et un chercheur qui n'a traité des changements dynamiques des émotions que dans le cadre naturaliste.

Adler et son école obtiennent des résultats analogues dans la théorie des émotions. Leurs observations ont

montré que, par sa signification fonctionnelle, l'émotion n'est pas seulement liée à la situation instinctive dans laquelle elle est apparue, comme cela a lieu chez les animaux, mais qu'elle est l'un des éléments qui forment le caractère, que les idées générales de l'homme sur la vie, la structure de son caractère, sont d'une part réfléchies dans une sphère déterminée de la vie émotionnelle, et d'autre part déterminées par ces vécus émotionnels.

Il est bien connu que cette idée sur le caractère et les émotions a conduit la théorie des émotions à devenir une part inséparable et centrale de la théorie sur le caractère humain. On en est arrivé à l'opposé de ce qui se faisait auparavant. Si, avant, l'émotion était considérée comme une surprenante exception, comme une tribu à l'agonie, on la relie désormais aux éléments formateurs du caractère, c'est-à-dire aux processus d'organisation et de formation de la structure psychologique fondamentale de la personnalité.

Du point de vue expérimental, la théorie de Karl Bühler, qui dans le domaine de la psychologie de l'enfant a fait bien plus que beaucoup d'autres, a montré des déplacements bien intéressants dans la «topique» psychologique des émotions, c'est-à-dire qu'il a montré quelle place elles occupent par rapport aux différents processus psychiques. Un exposé grossier et schématique des conclusions que Bühler tire de ses expériences (elles sont la meilleure part de ses travaux) permet de présenter sa théorie de la façon suivante. Partant de la critique des représentations freudiennes relatives à la vie émotionnelle, Bühler prête attention, non seulement au fait qu'au tout premier stade du développement, la vie psychique et l'activité de l'enfant ne sont pas déterminées exclusivement par le principe de plaisir, mais aussi à celui qu'à cet âge le plaisir lui-même, considéré comme un moteur qui pousse à tel ou tel acte, migre, erre et change de place au sein du système des autres fonctions psychiques. Bühler relie cette observation à sa propre théorie qui schématiquement divise le développement du comportement en

trois stades: l'instinct, le dressage et l'intellect. Sur la base de cette théorie, il tente de montrer, à partir de jeux d'enfants organisés expérimentalement, que le moment de plaisir se déplace au cours du développement de l'enfant, changeant son rapport avec les processus auxquels il est lié. L'*Endlust*, ou plaisir final, est le premier stade du plaisir. C'est un moment caractéristique des processus instinctifs, surtout liés à la faim et à la soif, en eux-mêmes plutôt désagréables. Les premiers moments de satiété s'accompagnent de l'expression manifeste de signes de plaisir, mais à mesure de l'achèvement de l'acte instinctif se produit l'*Endlust*, vécu émotionnel survenant à la fin de l'activité instinctive. Telle est, comme on sait, dans sa forme primitive et initiale l'organisation de la pulsion sexuelle humaine: le moment central, lié au plaisir, est le moment final, résolutif de cet acte instinctif. D'où la conclusion de Bühler que, sur le plan de la vie instinctive, ce rôle d'achèvement. Les émotions sont, dans le système de la vie psychique, comme un moment de couleur éclatante, garantissant à l'activité instinctive un déroulement intégral jusqu'à la fin de l'acte instinctif.

Le deuxième stade, selon Bühler, est le plaisir fonctionnel (*Funktionslust*). Ce stade se manifeste dès les premiers jeux enfantins, lorsque le processus de l'activité procure à l'enfant davantage de plaisir que l'obtention de son résultat; ici, le plaisir s'est déplacé de la fin du processus à son contenu, au fonctionnement lui-même. Bühler l'observe aussi lorsque l'enfant est nourri. Le bébé des premiers mois et le bébé plus âgé commencent à éprouver du plaisir, non seulement quand ils sont rassasiés et désaltérés, mais encore dans le processus même de l'alimentation: le processus lui-même est devenu pour eux un plaisir possible. Psychologiquement, dit Bühler, que l'enfant puisse devenir gourmand est l'expression du *Funktionslust* naissant; l'apparition du plaisir immédiat est localisée non plus dans l'effet final, mais dans le processus même de l'activité.

Finalement, Bühler distingue un troisième stade lié à l'anticipation du plaisir, c'est-à-dire au vécu coloré émotionnellement qui apparaît au début du processus, lorsque ni le résultat de l'action ni l'exécution elle-même ne sont encore le point central de l'ensemble du vécu de l'enfant, et que ce point central se déplace vers le tout début (*Vorlust*).

Telles sont les particularités qui distinguent les processus du jeu créatif, de la résolution de devinettes, la résolution de certains problèmes. L'enfant éprouve de la joie à trouver la solution, avant de mettre à exécution ce qu'il a trouvé, mais le fait de parvenir au résultat escompté au terme de l'action n'a déjà plus pour lui de signification essentielle.

Si nous envisageons ces déplacements dans l'activité de l'enfant du point de vue de leur signification, nous verrons qu'ils coïncident avec les trois stades du développement du comportement dont parle Bühler. Sur le plan de l'activité instinctive, c'est une organisation de la vie émotionnelle liée au moment résolutoire (*Endlust*) qui domine. Le plaisir obtenu dans le processus même de l'activité est un moment biologique nécessaire à la formation de toute habileté, quelle qu'elle soit, car l'activité, et non ses résultats, doit trouver en elle-même et en permanence une stimulation sur laquelle s'étayer. Finalement, l'activité, transformée en activité intellectuelle, dont l'essence réside dans ce que Bühler nomme la «réaction de résolution d'une devinette» (ou réaction-déclic), est caractérisée par une organisation de la vie des émotions chez l'enfant telle qu'il éprouve un vécu émotionnel au début de cette activité; le plaisir met ici en mouvement l'activité de l'enfant sur un mode différent de celui qu'elle avait lorsqu'elle se développait sur les deux plans dont on a parlé.

Les recherches de Bühler aboutissent à une autre conclusion générale: les processus émotionnels ne sont pas sédentaires dans notre vie, mais bien nomades; ils n'ont pas de place fixée à tout jamais. Les données que j'ai

recueillies me convainquent que les déplacements découlent, du plaisir final au plaisir anticipé, sont une pâle expression de toute la diversité possible de la vie émotionnelle et à partir de laquelle se forme le contenu réel du développement de la vie émotionnelle chez l'enfant.

Avant d'achever cette partie de notre sujet d'aujourd'hui consacrée aux faits, peut-être pourrai-je évoquer schématiquement quelques travaux récents, en particulier ceux d'Edouard Claparède, dont la valeur est d'avoir combiné l'étude de l'enfant normal et anormal et l'étude expérimentale de l'adulte; ceux de Lewin, un psychologue allemand, qui fait partie de l'école de la psychologie structurale, qui, comme on sait, a mené une série de recherches dans le domaine de la psychologie affective et de la vie volitive. Je ferai rapidement mention des résultats les plus importants de l'un et de l'autre avant d'en venir à la conclusion.

L'importance des travaux de Claparède tient à ce qu'il a réussi à dissocier expérimentalement les concepts d'émotion et de sentiment et leur expression extérieure. Claparède distingue les émotions et les sentiments en tant que processus que nous rencontrons fréquemment dans des situations analogues, mais différents quant à leur essence. Mais puisque aujourd'hui les questions de classification des émotions ne nous intéressent pas et que seule nous intéresse la question de fond, nous nous arrêterons non pas sur cet aspect de sa théorie mais sur ce qu'il a réussi à montrer, c'est-à-dire le lien très étroit des émotions avec les autres processus de la vie psychique, et la diversité psychique des émotions elles-mêmes.

Comme on le sait, Freud fut le premier à remettre en question la doctrine traditionnelle sur l'utilité biologique des émotions. Observant l'état névrotique chez l'enfant et chez l'adulte, il voit à chaque pas un fait frappant qu'aucun psychologue ne peut étudier: un homme et un enfant devenus névrosés sont un modèle de vie psychique bouleversée par suite de la perturbation de l'activité émotionnelle. Si l'ancienne thèse (les émotions sont

un mécanisme biologiquement utile) est exacte, on ne comprend pas pourquoi alors les émotions sont la cause d'une dégradation aussi profonde et prolongée de tout le comportement, pourquoi quand on se trouve dans un état d'agitation on ne peut penser logiquement, pourquoi quand les sentiments sont désorganisés, bouleversés on ne peut agir de façon suivie et planifiée, pourquoi quand on éprouve un fort affect on est incapable de se rendre compte de son comportement, de contrôler ses actes, autrement dit, pourquoi les mouvements critiques des processus émotionnels aboutissent à de telles modifications de toute la conscience, qui repoussent au second plan le déroulement d'une série de fonctions assurant la vie normale de la conscience. En effet, si l'on s'en tient à l'interprétation biologique et naturaliste primitive des émotions humaines, on ne comprend pas pourquoi ces dispositifs biologiques, aussi anciens que l'homme lui-même et aussi nécessaires que la nourriture et l'eau, pourquoi ces émotions mêmes sont la source de perturbations si complexes dans la conscience humaine.

Claparède pose la question inverse: si la signification fonctionnelle la plus fondamentale des émotions se ramène à leur utilité biologique, comment se fait-il que le monde des émotions humaines, toujours plus diversifié à chaque nouveau pas que l'homme fait au cours de son développement historique, conduise non seulement aux troubles de la vie psychique dont parle Freud, mais encore à la variété de contenu de la vie psychique humaine (et qui se manifeste ne serait-ce que dans le domaine de l'art)? Pourquoi chaque pas du développement humain déclenche-t-il ces processus «biologiques», pourquoi les vécus intellectuels de l'homme prennent-ils la forme d'intenses vécus émotionnels? Pourquoi enfin, demande Claparède, chaque tournant important du destin de l'enfant et de l'homme est-il si brillamment coloré d'éléments émotionnels?

Pour répondre à ces questions, Claparède utilise l'exemple du lièvre qui, effrayé, court et a peur, mais ce

qui le sauve du danger ce n'est pas la peur. À l'inverse, le fait d'avoir peur perturbe sa fuite et le mène à sa perte. À partir de là, Claparède a essayé de montrer qu'à côté des émotions biologiquement utiles existent des processus qu'il nomme des sentiments. Ce sont des catastrophes dans le comportement apparaissant lorsque la réaction biologiquement adéquate à la situation est impossible. Quand l'animal effrayé fuit, c'est une émotion, mais quand sa frayeur est telle qu'elle le paralyse, il se produit un processus d'une autre sorte.

Il en va de même chez l'homme; on est alors confronté à des processus qui jouent un rôle totalement différent si on les considère sous leur aspect interne, bien qu'ils paraissent identiques sous leur aspect externe. Tel est le cas d'un homme conscient du danger qui le guette sur la route et qui s'arme au préalable, et d'un homme qui n'en est pas informé et qui essaie une attaque; d'un homme qui peut fuir et de celui qui est surpris; autrement dit, un homme qui peut trouver l'issue adéquate à la situation, et un autre qui ne peut la trouver; dans l'un et l'autre cas auront lieu des processus de nature psychologique différente. Dans son expérimentation, Claparède étudie des réactions à des situations aux issues différentes, et cela le conduit à diviser la vie affective en émotions et sentiments. Cette différenciation est importante précisément parce que, dans l'ancienne psychologie, les traits caractéristiques de l'émotion et les traits du sentiment étaient mêlés mécaniquement et, ainsi, attribuées à des processus uniques qui en réalité n'existent pas.

Il faut enfin rappeler les travaux de Lewin, qui ont montré expérimentalement la très complexe dynamique des réactions émotionnelles au sein du système des autres processus psychiques. Il a mené en particulier une première recherche expérimentale sur un processus qui, selon Freud et Adler, était tenu pour inaccessible à l'étude expérimentale, qualifié de façon élégante «psychologie des profondeurs».

Lewin a montré comment un état émotionnel se transforme en un autre, comment les vécus émotionnels se substituent les uns aux autres, comment une émotion non résolue, qui n'est pas allée à son terme, continue d'exister, souvent à l'état latent. Il a montré comment l'affect s'insère dans n'importe quelle structure à laquelle il est lié. L'idée essentielle de Lewin est qu'on ne peut trouver de réactions émotionnelles, affectives sous forme isolée, comme des éléments de la vie psychique à part, qui ne se combinent que plus tard aux autres éléments. La réaction émotionnelle est le résultat spécifique d'une structure donnée du processus psychique. Lewin a montré que des réactions émotionnelles initiales peuvent apparaître aussi bien dans l'activité sportive se manifestant par des mouvements extérieurs que lors d'une activité purement mentale comme dans le jeu d'échecs. Il a montré que, dans ces cas, des contenus différents apparaissent, correspondant à des réactions différentes, mais que la place structurelle des processus émotionnels reste la même.

J'en viens aux conclusions. Les deux lignes que j'ai tenté d'examiner au cours de cette conférence sont, d'un côté, les recherches anatomiques et physiologiques qui ont déplacé le centre de la vie émotionnelle de mécanismes extérieurs au cerveau à un mécanisme cérébral et, de l'autre, les recherches psychologiques qui ont transféré les émotions de l'arrière-plan du psychisme humain au premier plan en les sortant de leur isolement où les avait plongées la théorie de «l'État dans l'État», pour les insérer dans la structure de tous les autres processus psychiques. Comme toujours dans l'étude de la vie psychique, ces deux lignes se retrouvent dans la psychopathologie.

Nous trouvons en psychopathologie une assez brillante analogie qui a donné matière aux cliniciens, tout à fait indépendamment de Cannon, de Claparède et d'autres, pour formuler les deux composantes de la thèse résultant de l'union de ces deux aspects d'une même

étude. Puisque notre cours n'examine pas les données de la psychopathologie, je me contenterai de conclusions sommaires. D'une part, au cours des affections et maladies nerveuses, en particulier en cas de lésions cérébrales morbides de la couche sous-corticale dans le thalamus optique, les cliniciens ont observé un rire ou un sourire forcé compulsif, se répétant à peu de minutes de distance. Cet état se caractérise par l'absence d'émotion de joie; il est vécu par le malade comme une grimace douloureuse, imposée, qui contraste brutalement avec son état réel.

J'ai eu à étudier expérimentalement et à décrire un de ces cas de mouvements obsessionnels, chez une patiente atteinte d'encéphalite cause de vécus intenses et douloureux. Elle ressentait un terrible contraste entre ce qu'exprimait son visage et ce qu'elle éprouvait en réalité. Victor Hugo recréa en imagination une situation comparable dans son roman *L'homme qui rit*.

D'autre part, des cliniciens, en particulier Wilson et Head, à qui la psychologie est redéivable d'acquis parmi les plus importants, ont observé un phénomène opposé. Lors de lésions unilatérales du thalamus optique, ils observèrent des modifications extraordinairement intéressantes de la vie émotionnelle: le patient qui éprouve normalement une réaction émotionnelle provenant du côté droit de son corps éprouve au contraire une réaction douloureuse quand l'excitation provient du côté gauche.

J'ai eu l'occasion d'observer des cas similaires. En appliquant un cataplasme sur le côté droit de ce patient, il éprouve l'habituelle sensation agréable. Il suffit de lui appliquer le même cataplasme sur le côté gauche pour observer une expression excessive d'enthousiasme. Le sentiment de plaisir atteint des dimensions pathologiques. On observe la même chose avec des stimulus différents comme le frottement, le froid, etc. Ernst Kretschmer décrit le cas d'un malade présentant des états complexes liés à la sensation éprouvée en écoutant

de la musique. Son vécu variait en fonction de l'oreille avec laquelle il écoutait la musique.

Ces données émanant surtout de la clinique neurologique ont fourni d'un côté un matériau psychologique confirmant la justesse du point de vue de Cannon: d'un autre côté, un matériau montrant que le substrat anatomique des réactions émotionnelles est apparemment fait de mécanismes cérébraux de la région sous-corticale, et plus exactement du thalamus optique, relié par de nombreuses voies aux lobes frontaux du cortex. Voilà pourquoi la localisation cortico-sous-corticale des émotions est pour la neurologie actuelle tout aussi déterminée que le sont la localisation des centres moteurs du langage dans l'aire de Broca et celle des centres sensoriels du langage dans l'aire de Wernicke.

Ces recherches font référence à la psychopathologie au sens strict du mot, en particulier à la pathologie de la schizophrénie. C'est le cas des travaux de Bleuler, qui ont montré qu'en cas de modifications pathologiques on observe le changement suivant de la vie émotionnelle: la conservation en soi des principales émotions, mais, si l'on peut s'exprimer ainsi, la place qu'elles occupent dans la vie psychique du patient a changé. Le patient, bien que capable de réagir émotionnellement, montre dans l'ensemble un tableau de désorganisation de la conscience du fait que les émotions ont perdu, dans sa vie psychique, la place structurelle qu'elles occupaient auparavant. Il apparaît donc chez le patient un système absolument spécifique de rapports entre émotions et pensée. L'état de pensée autistique est l'exemple le plus éclatant de ce nouveau système psychologique. Il est analogue à la conscience normale, mais exprime un état psychopathologique, très bien étudié par Bleuler et démontré expérimentalement par Schneider.

Par pensée autistique il faut entendre un système de pensée où les idées sont gouvernées non pas par les différentes tâches incitant à la pensée, mais par des tendances émotionnelles, où, par conséquent, la pensée

est subordonnée à la logique du sentiment. Toutefois, cette représentation de la pensée autistique qui a été donnée les premiers temps est inconsistante, car notre pensée, qui est à l'opposé de la pensée autistique, n'est pas non plus dépourvue d'éléments émotionnels. Notre pensée réaliste provoque fréquemment des émotions plus considérables, plus intenses que la pensée autistique. Le chercheur qui étudie avec enthousiasme et intérêt un problème est lié dans le processus de sa pensée à des vécus émotionnels à un degré égal ou supérieur à celui du schizophrène absorbé dans ses pensées autistiques.

Bien que, dans les deux cas, il y ait une certaine synthèse des processus intellectuels et émotionnels, la différence entre la pensée autistique et la pensée réaliste tient à ce que, pour cette dernière, le processus émotionnel l'accompagne davantage qu'il ne la gouverne, jouant un rôle davantage subordonné que dirigeant, alors que dans la pensée autistique il joue un rôle dirigeant; en revanche, le processus intellectuel, à la différence du rôle qu'il joue dans la pensée réaliste, accompagne la pensée autistique au lieu de la gouverner.

En résumé, les recherches actuelles sur la pensée autistique ont montré que celle-ci constitue un système psychologique spécifique, dans lequel il n'y a pas détérioration des éléments intellectuels et émotionnels en soi mais modification pathologique de leurs rapports. L'analyse de la pensée autistique, que nous devons rapprocher de l'imagination de l'enfant et de l'homme normal, sera le thème de notre prochaine conférence. J'espère y aborder à partir d'un matériau concret un concept maintes fois utilisé et qui n'a jamais été mis à nu dans le système psychologique. Nous verrons comment, dans le développement de la vie émotionnelle, la migration systématique, le changement de lieu de la fonction psychique dans le système, détermine aussi sa signification tout au long du développement de la vie émotionnelle.

Nous aurons ainsi la possibilité d'assurer la continuité entre la conférence d'aujourd'hui et la suivante, et, sur le thème de l'imagination, d'aborder, en prenant l'exemple d'un système psychologique concret, ce à quoi nous sommes arrivés au terme de l'analyse de la pensée et de celle des émotions. J'en termine donc, laissant au prochain chapitre les conclusions théoriques relatives à la théorie de l'imagination.

L'affect et sa signification

Postface à la 2^e édition

Yves Clot

Lorsqu'est parue la première édition de ce livre, il y a presque quinze ans, je cherchais dans la présentation – conservée à quelques détails près dans cette deuxième édition – à apporter ma pierre à une entreprise que je crois toujours aussi vitale pour la psychologie dans son ensemble et pour l'œuvre de Vygotski tout spécialement: l'action contre une psychologie orthopédique. Je n'imaginais pas qu'en 2010 l'OMS, dans un rapport publié par le Centre d'analyse stratégique, irait jusqu'à proposer cette définition du « bien-être »: « Une personne en bonne santé mentale est quelqu'un qui se sent suffisamment en confiance pour s'adapter à une situation à laquelle elle ne peut rien changer. »¹ Cet éloge du renoncement est au cœur d'une approche hygiéniste qui étaie maintenant au grand jour son projet d'une « vie au rabais »,²

1. Centre d'analyse stratégique, *La Santé mentale, affaire de tous. Pour une approche cohérente de la qualité de vie*, La Documentation française, Paris, 2010, p. 24.
2. Mathieu Bellahsen, *La Santé mentale. Vers un bonheur sous contrôle*, La Fabrique, Paris, 2014, p. 97.